

CHAPITRE XXIII

LES CANTATRICES AMÉRICAINES

Si le goût des arts se perdait un jour en Europe, on le retrouverait certainement en Amérique où, chaque année, il fait des progrès surprenants. On en voit la preuve dans les réceptions faites aux artistes qui vont chercher la fortune dans le Nouveau Monde.

Les Américains possèdent des fortunes invraisemblables, mais il faut convenir qu'ils font un noble usage de leurs richesses : ce sont les Américains qui main-

tenant n'hésitent pas à couvrir d'or la toile d'un peintre, ce sont eux qui permettent aux impresarii de payer aux étoiles des appointements inconnus en Europe.

Prenez pour exemple M^{me} Mackay dont la générosité est devenue proverbiale, que vous rencontrez partout où il y a un malheur à soulager, un encouragement à donner. M^{me} Mackay paye un tableau 100 000 francs et lorsque M^{lle} Nevada, la cantatrice américaine, la brillante élève de M^{me} Marchesi, va se marier, elle se charge de solder la corbeille de noces.

Bien que M^{me} Marchesi, l'illustre maîtresse de chant, soit célèbre aux quatre coins du monde, et que ses élèves fassent les délices de tous ceux qui aiment le vrai chant italien, nous sommes heureux de profiter de cette occasion pour lui offrir un humble hommage de notre grande admiration. Elle a formé parmi ses élèves M^{lle} Gabrielle Krauss, M^{mes} Gerster, Nevada,

de Murska, Stahl, Proska, Sala, Rosa Papier, et M^{me} Melba, la dernière étoile qu'elle a formée et qui promet de faire merveille; enfin tant d'autres si nombreuses, qu'il nous est impossible de les nommer toutes.

C'est grâce à ces fées protectrices du talent, qui suivent l'exemple de M^{me} Mackay et de M^{me} Thurber, que les États-Unis, à leur tour, ont produit des artistes dont l'ancien monde s'imaginait avoir le monopole. Un fait bizarre, cependant : l'Amérique ne nous envoie que des cantatrices et pas de chanteurs; c'est une anomalie qui tient à une cause jusqu'ici inexpliquée.

Dans une revue des divas américaines, M^{me} Albani tient une des plus hautes places; nous ne reviendrons pas sur cette prima donna dont nous avons déjà parlé.

M^{me} MINNIE HAUCK a été l'élève de Maurice Strakosch; elle n'avait pas seize ans lorsqu'elle chanta aux Italiens à Paris avec

M. Bagier. Elle a été l'idole du public de Vienne, et de Berlin. La première, elle a joué *Carmen* à Londres au Théâtre de Sa Majesté avec un succès étourdissant, et a contribué, pour une grande part, à la fortune exceptionnelle qu'obtint en Angleterre le chef-d'œuvre de Bizet. Dans ce rôle, où elle approchait beaucoup de M^{me} Galli-Marié, elle déployait un talent de comédienne que ses commencements ne pouvaient pas faire pressentir.

Aux répétitions de la *Traviata*, la pièce qui lui servit de début, elle était si naïve et connaissait si peu les usages d'un certain monde qu'elle demanda à Strakosch ce qu'elle devait faire des billets de banque qu'Alfredo jette à Violetta dans la scène du bal; elle ne savait trop si elle devait les considérer comme un cadeau et s'il n'était pas convenable de les garder.

Dans une répétition de la *Sonnambula*, au lieu de simuler le sommeil, elle s'endormit.

réellement, et l'on fut obligé de la réveiller.

M^{lle} VAN ZANDT, élève de Lamperti, de Milan, si sa santé le lui permet, a tout ce qu'il faut pour devenir une grande cantatrice et une étoile de toute première grandeur.

En effet, M^{me} Adelina Patti, qui aime beaucoup M^{lle} Van Zandt, la désigne comme son successeur. Son affreuse et si peu méritée aventure à l'Opéra-Comique ne peut porter atteinte à l'avenir qui lui est réservé, car cette aventure tient à un concours de circonstances qui ont été mal définies. Les outrages immérités prodigués à la jeune artiste ne sont pas à l'honneur du public de Paris, mais en quelques cas et souvent sans motifs plausibles, les spectateurs se transforment en bêtes féroces, et ils oublient jusqu'aux convenances les plus élémentaires, jusqu'au respect auquel a droit une femme quelle qu'elle soit.

En cette soirée fatale, M^{lle} Van Zandt était

souffrante. Pour ne pas faire manquer la représentation, elle prit une dose d'une préparation homéopathique dont elle avait l'habitude de se servir et prescrite par le docteur Love; seulement elle doubla ou tripla cette dose dont l'effet joint à celui de la chaleur, des lumières de la salle, fut de plonger l'actrice dans une stupéfaction absolue, sous l'empire de laquelle elle demeura longtemps après avoir quitté la scène.

Maurice Strakosch, qui a vu M^{lle} Van Zandt immédiatement après l'incident, la trouva dans un état d'hallucination complet; elle ne savait rien de ce qui s'était passé. Pour qui connaît la charmante actrice, l'intempérance n'était pas supposable et lorsqu'elle reparaitra sur une scène parisienne, le parterre qui l'a si honteusement abreuvée d'humiliations lui fera une splendide ovation. Wagner, si abominablement sifflé jadis, n'est-il pas maintenant applaudi à tout rompre?

Si M^{lle} Van Zandt est l'avenir de l'art américain, M^{me} MARIE DURAND en est le présent : femme très aimable, M^{me} Marie Durand, à Paris, à Londres ou à Pétersbourg, est placée au premier rang parmi les soprani dramatiques.

Il nous faut encore mentionner : M^{lle} LOUISA CLARA KELLOG qui chantait à vingt ans au Her Majesty's de Londres et qui est retournée aux États-Unis où elle est restée ; M^{lle} Louisa Kellog est la plus riche des cantatrices américaines.

M^{lle} EMMA JUCH, jeune et charmante artiste qui chante à l'Opéra national de New-York. Cet opéra, qui affirme une fois de plus le goût des Américains pour la musique, est de date récente. Il a été constitué en 1885 au moyen d'une souscription de 250000 francs ; il est dirigé par M. Locke et a pour chef musical M. Théodore Thomas auquel les États-Unis doivent l'introduction des œuvres classiques.

Marchant sur les traces de MM. Pasdeloup, Lamoureux et Colonne, M. Thomas a organisé des concerts populaires à bon marché qui ont fort réussi.

M^{mes} NORDICA, ELLA RUSSELL, GRISWOLD, VALLERIA, ADDINI, GIULIA VALDA, LOUISA GARY, DONITA, et beaucoup dont les noms nous échappent, sont des constellations américaines dont l'éclat est au plus vil.

A l'Amérique appartiennent aussi des cantatrices qui ne se font entendre que dans les concerts où elles sont toujours applaudies. Telles sont : M^{me} VINANT, M^{me} STERLING, sans rivale dans les vieilles ballades anglaises ; miss BAILEY, le ravissant soprano qui a épousé M. Georg. Henschel, qui est un chanteur, compositeur et chef d'orchestre tout à fait hors ligne. Nous ne ferons qu'un acte de justice en nommant il signor ERRANI, éminent maître de chant qui a formé tant d'élèves distingués en Amérique.

M^{lle} EMMA THURSBY, la dernière élève de Strakosch qu'il considère comme une de ses meilleures a été découverte par l'impresario dans une église de Brooklyn près de New-York.

Le chef de cette église (Plymouth Church) l'éminent prédicateur des États-Unis, Henry Ward Beecher, aimait beaucoup la musique et ses services religieux avaient l'attrait d'un concert.

Il fut un temps où les israélites étaient persécutés dans le Nouveau Monde comme dans l'Ancien ; certains hôteliers ne consentaient même plus à les recevoir de peur d'éloigner la clientèle ordinaire. Beecher entreprit une croisade en faveur des israélites ; il prêcha pour eux dans son temple et fit cesser les persécutions.

Un clergyman dont l'église, voisine de celle de Beecher, était fort délaissée, mécontent de la concurrence, lui intenta un procès en adultère. Il l'accusait d'avoir sé-

duit sa femme, créature d'une grande beauté et qui avouait sa culpabilité. Le procès eut du retentissement, mais les paroissiens de Beecher, dans un meeting, le déclarèrent innocent et les juges n'osèrent pas se prononcer contre l'opinion du meeting. Beecher fut acquitté d'autant plus aisément que la dame revint sur ses premiers aveux.

La popularité de Ward Beecher ne diminua pas à la suite de ce scandale judiciaire : au contraire, on lui fit présent d'une maison et ses revenus s'élevèrent à 250 000 francs par an ; la moitié de ces fonds est employée à la maîtrise de son église où Strakosch fut frappé par la pureté et l'étendue de la voix d'Emma Thursby.

Fille d'un négociant que tout le monde croyait fort riche et qui mourut subitement en laissant sa famille dans une position modeste, la jeune fille était obligée de chanter pour venir en aide aux siens. Stra-

kosch l'engagea : elle eut avec lui de vrais triomphes en Amérique et en Europe. Malgré tous ses efforts, en dépit des plus vives sollicitations, l'impresario ne put jamais décider Emma Thursby à aborder le théâtre dont, sans aucun doute, elle eût été une des gloires, à en juger par la façon merveilleuse dont elle chanta les airs les plus difficiles de Mozart. Tout le monde se souvient encore du succès éclatant qu'elle obtint avec une de ces œuvres, à la Société des concerts, au Conservatoire de Paris, en 1883.

Pour donner une idée de l'enthousiasme soulevé par M^{lle} Emma Thursby, dans sa tournée triomphale, nous allons rapporter une anecdote qui, au premier abord, paraît être un conte de fées.

Miss Thursby donna un de ses concerts à Prague et chanta devant un auditoire de princes. On lui prodigua les éloges et les présents, c'était à qui lutterait de courtoi-

sie. Cependant le prince W... n'avait encore traduit son enthousiasme que par ses applaudissements, lorsqu'on le vit se rendre chez la cantatrice accompagné d'un serviteur qui portait deux rossignols.

Introduit chez miss Thursby, il lui dit : « Mademoiselle, je ne savais, en vérité, comment vous témoigner mon admiration, comment vous dire qu'il n'y a pas sur la terre une femme dont la voix m'ait fait autant de plaisir que la vôtre : voici deux rossignols que je vous prie d'accepter en souvenir de moi, c'est ce que je possède de plus précieux. Vous leur apprendrez à chanter. »

En effet, le prince W... ne possédait rien de plus précieux que ces deux rossignols. Ils sont marqués d'une croix rouge sur la poitrine et la légende raconte ainsi leur histoire.

Au siège de Jérusalem, pendant les croisades, un vaillant ancêtre du prince W...

fut fait prisonnier par les infidèles, il souffrit longtemps en captivité et allait peut-être en mourir, lorsque le duo merveilleux de deux rossignols vint adoucir sa solitude et fit renaître l'espérance dans son âme désolée. Enfin on vint payer la rançon du prisonnier ; mais le seigneur ne voulut pas se séparer de ses gracieux compagnons et il lui fut permis de les emporter. Depuis cette époque, la famille princière a gardé la race des rossignols à croix rouge. La légende ajoute qu'il n'y a jamais eu que deux de ces rossignols au monde et, en effet, les seuls qui existent sont ceux que le prince W... a donnés à miss Thursby. On comprend le prix que le prince W... attachait à ces deux oiseaux. Comme il le disait, il ne pouvait rien offrir de plus précieux à l'éminente artiste.

Appartenant à la plus haute société, M^{mes} Ronalds et Moulton ne peuvent être

cependant rangées parmi les artistes amateurs. Ce sont de véritables cantatrices qui ont fait les délices des concerts des Tuileries dans les dernières années du règne de Napoléon III. M^{mes} Ronalds et Moulton mettent leur talent au service de la charité, mais ce talent est si sérieux qu'il ferait presque regretter au public que celles qui le possèdent n'aient pas été obligées de l'utiliser pour acquérir une fortune et une réputation qui ne leur eussent pas fait défaut.

CHAPITRE XXIV

LES INSTRUMENTISTES

Rien de ce qui regarde l'art musical n'a été étranger à Maurice Strakosch, et il n'a pas eu moins de relations avec les instrumentistes illustres qu'avec les cantatrices ou les chanteurs ; son intention, en disant quelques mots des maîtres du piano ou du violon, n'est pas de formuler son opinion sur la valeur de leur talent ou d'ajouter à leurs biographies ; son but est seulement de faire connaître au lecteur, sur l'existence de ces artistes, certaines particu-

rités, en général, ignorées de ceux qui n'ont pas eu le privilège de les approcher.

On peut trouver sévère, mais excusable, cette loi allemande qui ordonne de fermer les fenêtres d'un appartement dans lequel on joue du piano ; l'amende de 50 marks imposée à tout contrevenant empêche les voisins d'être assourdis par des sons qui, sous quelques doigts, trop nombreux hélas ! ne proviennent plus que d'une machine au lieu d'être dus à un instrument de musique au moyen duquel, autrefois, Thalberg, Liszt, Chopin, le vétéran Henri Herz, Gottschalk, Willmers, Dohler, et maintenant, Rubinstein, Planté, et tant d'autres grands pianistes, savent parler à l'âme.

Si nous avons nommé Thalberg avant Liszt, ce n'est pas pour indiquer qu'il lui fut supérieur, mais c'est parce qu'il est décédé avant celui dont l'art pleure aujourd'hui la perte, ce qui lui donne un triste droit de préséance. Thalberg d'ailleurs

fut le rival de Liszt et un rival redoutable. En Angleterre, il lui a été préféré en son temps, et la netteté de son exécution n'a jamais été égalée que par le pianiste français Planté. Thalberg était un musicien parfait : le premier il a introduit une révolution en jouant sa fantaisie sur *Moïse en Égypte*, le morceau le plus populaire de son époque : en même temps que le thème, il faisait des arpèges. Thalberg, d'un caractère aimable et doux, ne s'offensait pas des succès que Liszt commençait à obtenir. Strakosch lui demanda un jour si ces succès ne le rendaient pas un peu jaloux.

« Mon Dieu ! non, répondit Thalberg. Je vous ferai néanmoins une comparaison un peu banale. Supposez deux bottiers établis dans la même rue et dont les boutiques sont placées l'une en face de l'autre : le premier qui s'est installé a une clientèle assurée qui lui achète des bottes très bien confectionnées, sa clientèle n'est pas dimi-

nuée par l'arrivée de son concurrent; néanmoins ce serait aller trop loin que de prétendre qu'il a vu avec joie s'ouvrir le magasin de son confrère : telle est ma situation vis-à-vis de Liszt qui ne me fait pas de tort, mais pour les triomphes duquel je n'éprouve aucun enthousiasme. »

Thalberg, qui composa des opéras, épousa une fille de Lablache le plus grand basson de son temps; malgré le talent extraordinaire de celui qui le portait, le nom de Thalberg est déjà presque oublié de notre génération; celui de Liszt, au contraire, rayonne plus que jamais et demeurera; ce sont des revirements dans la faveur du public dont il est inutile de chercher à percer le mystère.

Maurice Strakosch a connu Liszt en 1840 à Vienne; de 1840 à 1886, ce génie a accaparé l'attention de l'univers. Il peut être considéré comme le plus grand pianiste ayant existé. Au point de vue de la compo-

sition, Liszt est le prédécesseur de Wagner qui a suivi la voie ouverte par ce maître.

Par suite de son mépris pour l'argent et de son inépuisable charité, Liszt possédait une fortune relativement très modeste en raison des sommes immenses qu'il avait gagnées. Il avait refusé pour l'Amérique un engagement de 25 000 francs par soirée que lui offrait Strakosch. Sa présence dans une salle de concert, lors même qu'il ne jouait pas, était une garantie de recette, tant sa personnalité était tenue en estime.

Le grand peintre Munkaczy a fait de Liszt un portrait où l'auteur de ces chef-d'œuvre immortels : le *Christ devant Pilate* et la *Mort de Mozart*, a mis au profit de la postérité toute sa science. Le nom de Munkaczy se joindra toujours à celui de Liszt : le génie de la peinture et celui de la musique devaient s'unir ainsi. Le peintre, qui ne peut travailler que pour M. Sedelmeyer, acquéreur à l'avance de tous ses

tableaux, adore la musique presque autant que la peinture, et il a une faculté musicale assez extraordinaire : il siffle les airs les plus difficiles avec une perfection incroyable. M. Sedelmeyer a également acquis le monopole des œuvres de M. Václav Brožík, l'éminent peintre autrichien, l'auteur de *Christophe Colomb* et *Martin Hus* par lesquels il a acquis une si grande position dans le monde artistique.

Maurice Strakosch, qui n'avait pas entendu Liszt depuis vingt ans, n'a pas pu se décider à l'entendre de nouveau, lors de la triomphale visite que fit avant sa mort en Angleterre l'illustre abbé. Strakosch avait peur de perdre le plus merveilleux de ses souvenirs.

MM. RUBINSTEIN et PLANTÉ sont les chefs de l'école actuelle. Rubinstein a la plus prodigiense mémoire musicale qui se puisse imaginer et son talent de compositeur est au niveau de son talent de pianiste. C'est

lui qui a relevé l'art en Russie : les *Macchabées*, le *Démon*, *Néron*, donnent une idée de la puissance de Rubinstein et font comprendre l'influence qu'a pu exercer son génie non seulement dans son pays, mais dans le monde.

PLANTÉ peut-être, comme exécutant, suit de près Rubinstein, mais il a deux qualités équivalant à des défauts : il est fort riche et il a une si profonde affection pour sa famille, qu'il est trop souvent mal aisé de le faire sortir de son splendide château de *Mont-de-Marsan* où ses amis reçoivent une hospitalité princière. Il a promis, il a même signé un traité avec Maurice Strakosch et par ce traité il doit faire une tournée en Europe sous la direction de Robert Strakosch ; mais un article de ce traité fait douter qu'il soit jamais possible de le réaliser ; en effet, Planté a stipulé qu'il ne sera jamais dehors de chez lui pendant plus de trois semaines de suite.

Après ces deux chefs d'école, il convient de placer : LÉOPOLD DE MAYER auquel l'empereur Ferdinand d'Autriche fit un singulier compliment. L'artiste venait de jouer admirablement dans un concert de la cour. L'empereur s'approcha de lui et le félicita en ces termes :

« Monsieur Léopold de Mayer, j'ai entendu Liszt, j'ai entendu Thalberg et Chopin, mais je n'ai jamais vu transpirer comme vous. »

HANS VON BULOW, gendre de Liszt, nature excentrique, mais d'un immense talent, qui, en de hors de sa force prodigieuse sur le piano, est aussi un des premiers chefs d'orchestre de l'Europe.

Théodore Ritter, pianiste adorable, qui vient de mourir dans toute la force de son talent, en laissant d'immenses regrets à ses nombreux amis.

Eugène d'Albert, Robert Fischhoff, le plus jeune professeur du Conservatoire impérial

de Vienne; de Konski, Diemer, Letschetisky, et tant d'autres dont la liste est inépuisable.

Et ce n'est pas par oubli que le nom de Chopin est le dernier que nous écrivons, mais parce que nous avons voulu rendre un hommage tout particulier à ce poète-musicien dont les œuvres sont à jamais éternelles.

M^{mes} Clara Schumann, Montigny Remaury, Essipoff, M^{me} Szarvady, Sophie Menter, Thérèse Carrëno, M^{lle} Kleeberg; M^{me} Jenny Viard Louis, qui s'est consacrée presque exclusivement à l'étude des œuvres de Beethoven, sont les premières pianistes de notre époque.

Lors de la première tournée que fit Maurice Strakosch en Amérique, nous avons parlé du violoniste norvégien Ole Bull que la jeune Adelina Patti gratifia d'un joli soufflet. Ole Bull s'est fort approché de Paganini dont il était un admirateur passionné. Les commencements d'Ole Bull furent très pénibles, et sa misère était si

grande à Paris qu'il était tout à fait désespéré. Il trouva sa consolation auprès d'une femme qu'il épousa et après la mort de laquelle il se rendit en Amérique. Il gagna dans ce pays une fortune qu'il dépensa en exécutant un projet philanthropique et très original.

Ole Bull acheta dans les montagnes de Transylvanie 300 000 arpents de terrains incultes, afin d'y fonder une colonie. Il fit venir à ses frais 5 000 émigrants suédois et norvégiens, et la première construction élevée dans la colonie nouvelle fut une salle de concert, inaugurée par Ole Bull lui-même qui enthousiasma les 5 000 émigrants invités à cette solennité.

La musique nourrit l'âme, mais le corps a des besoins matériels auxquels Ole Bull n'avait pas songé. Sur ces 300 000 arpents qui ne produisaient rien, il n'y avait que des pierres et des forêts séculaires indéfrichables; il fallait aller chercher au loin

la nourriture et les objets de première nécessité pour toute la population.

Après le concert, Ole Bull quitta la colonie laissant un fondé de pouvoirs chargé de l'administrer. Ce qu'il gagnait avec Strakosch était employé à soutenir sa colonie. Les fonds finissant par manquer, il dut encore rapatrier les colons.

A soixante ans, Ole Bull épousa une jeune personne de vingt ans, M^{lle} Thorp, la fille du sénateur Thorp, d'une beauté exquise, douée d'un grand talent d'écrivain et dont il eut une fille charmante. Le nom d'Ole Bull est vénéré en Suède et en Norvège autant que celui d'un saint.

VIEUX TEMPS a fait une tournée en Amérique avec Strakosch. Mais l'incontestable supériorité de ce violoniste n'a jamais attiré le public, et s'il est mort riche, il devait sa fortune à une économie exemplaire. Vieux Temps se contentait de 6 000 francs par mois.

Sous la direction de Max Strakosch, SARASATE a pour ainsi dire commencé sa carrière par un voyage aux États-Unis en compagnie de Carlotta Patti et du regretté Ritter. Sarasate avait alors 3000 francs par mois et s'estimait très heureux de ces modiques émoluments. Les succès qu'il eut dans ce voyage pouvaient faire prévoir jusqu'où s'élèverait le jeune maître, actuellement le premier dans le style romantique; cependant un garçon d'hôtel à Rio-de-Janeiro lui avait prédit un sort tout différent.

Sarasate, comme beaucoup d'artistes, n'est pas un modèle d'ordre. Un jour, en quittant Rio, il oublia dans sa chambre d'hôtel un sac de voyage renfermant toute sa fortune, 10 000 francs. Le steamer sur lequel il avait pris passage, avait levé l'ancre, lorsque, à force de rames, un petit canot rejoignit le navire; le garçon d'hôtel qui avait trouvé le sac de Sarasate

et qui en avait vérifié le contenu, le lui rapportait; il n'eut que le temps de le lui jeter sur le pont du paquebot, en criant à l'artiste : « Tenez ! vous, vous mourrez sur la paille ! »

Ce garçon aurait pu avoir raison, car Sarasate ne sait pas compter; son obligation lui tient la main toujours ouverte, il n'a jamais pu refuser un service, et en matière d'argent, il est d'une profonde indifférence.

Héritier d'une somme assez importante, il resta des mois sans répondre au notaire qui lui avait annoncé cet héritage, et ne lui envoya même pas les pièces que l'officier ministériel lui demandait afin de le faire entrer en possession de son bien. Ce fut par hasard qu'il se décida à monter chez ce notaire dont il reçut les arrérages du legs qui lui appartenait.

Ce legs se composait d'une somme de 150 000 francs dont Sarasate ne peut tou-

cher que les intérêts. Le jour de son mariage seulement, le capital lui sera remis, mais à une condition bizarre imposée par le testateur : la fiancée du violoniste devra plaire aux deux exécuteurs testamentaires.

Dans le style classique, Joachim et Whilhelmy sont les premiers de leur art. Mario le ténor avait coutume de dire : « Devant Rubini, nous autres chanteurs, nous ne sommes plus que des choristes. » Ole Bull aussi déclarait qu'après Paganini, personne ne pouvait se vanter de savoir jouer du violon. Il y a là une exagération, Joachim et Sarasate sont des maîtres, comme l'est Sivori, comme l'étaient Ernst, le Chopin du violon, et Weniawski ; on entendra toujours avec plaisir MM. Sauzet, Viardot, Musin et Auer.

Si les dames ne s'adonnent pas aussi fréquemment à l'étude du violon qu'à celle du piano, quelques-unes se sont distin-

guées sur le plus difficile des instruments.

Les sœurs Milanollo, Thérésa et Marie, ont joui d'une réputation extraordinaire. Thérésa surtout était une artiste merveilleuse; elle a été épousée par le général Parmentier, l'un des descendants du Parmentier auquel on doit l'importation de la pomme de terre en France.

Le succès des sœurs Milanollo était si considérable pour l'époque, vers 1844, qu'elles donnaient jusqu'à quarante concerts dans la même ville. C'était leur père qui organisait ces concerts; en même temps, il veillait à l'enthousiasme du public. M. Milanollo avait toute une série de bouquets et de couronnes en fleurs artificielles qu'il faisait jeter sur la scène aux pieds de ses enfants. Excellent administrateur, en rentrant à l'hôtel, il vérifiait soigneusement le nombre de ces tributs d'admiration, et c'était de sa part des inquiétudes terribles quand, par hasard, ce

qui arrivait quelquefois, une couronne ou un bouquet avait été égaré.

Ce système des bouquets que se décernent à eux-mêmes les artistes, n'est pas complètement abandonné de nos jours, et il serait à souhaiter que l'on n'en continuât pas la niaiserie. Aucun spectateur n'est dupe de ces lémoignages achetés chez la fleuriste voisine et que souvent des amis maladroits lancent à une actrice, voire à une débutante, avant qu'elle n'ait ouvert la bouche.

M^{me} Norman Nerude et M^{lle} Sinkrah sont dignes d'être comprises parmi les premiers artistes de notre temps.

Enfin M^{lle} Thérésina Tua, la plus ravissante des violonistes vivantes, qui a eu pour directeur M. Alfred Fischhoff, neveu de Maurice Strakosch, un jeune impresario qui fera parler de lui, sera l'émule des sœurs Milanollo.

Le plus grand des violoncellistes du siè-

cle a été très certainement SERVAIS que Maurice Strakosch connut à Vienne. Servais était alors le seul violoncelliste pouvant remplir une salle sans le concours d'autres artistes. Son fils, mort aujourd'hui comme lui, avait un grand talent, mais n'était pas l'égal de son père.

Après Servais et au hasard de la plume, citons : MM. POPPER; PIATTI; HOLMAN; de SWERT; DAVIDOFF; JULES LASSERRE; FRANC-HOMME, enfin de MUNCK, le mari de M^{me} Carlotta Patti, compositeur éminent, à qui nous devons un concerto d'une valeur exceptionnelle.

En 1842, Bottesini, devenu le célèbre contrebassiste, et Arditi, le chef d'orchestre, sortant du Conservatoire de Milan, l'un avec un premier prix de contrebasse, l'autre avec un premier prix de violon, donnèrent avec Maurice Strakosch un concert qui rapporta à chacun des exécutants un bénéfice de 100 francs. C'était pour les

artistes le Pactole roulant des flots d'or, et Strakosch en profita pour s'acheter un objet de première nécessité, un habit noir.

Strakosch se résigna à cette folie, parce que, jusqu'à ce moment, il avait été obligé de louer ce vêtement, et que dans une circonstance où, après le concert, il était vivement complimenté par les dames de la plus haute société, l'apprenti du tailleur qui lui avait loué son habit était constamment derrière lui pour rappeler au pianiste que le vêtement devait être rapporté dans la même soirée à son propriétaire, lequel n'avait pas probablement une très bonne opinion de la solvabilité artistique.

L'Angleterre s'enorgueillit encore du harpiste Boehsa, qui enleva, non sans scandale, Anna Bishop, cantatrice anglaise très estimée en son temps. Il se retira à San-Francisco, où Strakosch le revit; il avait

quatre-vingt-cinq ans et sa femme n'en comptait que trente-cinq, ce qui n'empêchait pas ce ménage de jouir d'une félicité sans nuages. En parlant des harpistes, je ne puis pas ne pas mentionner M. Hasselmans qui est en ce moment l'artiste le plus parfait sur le plus poétique instrument qui existe. Citons encore Vivier, homme de cœur et d'esprit qui n'a pas son égal sur le cor.

Nous terminerons ici la liste de ceux des instrumentistes avec lesquels les rapports de Maurice Strakosch ont été le plus suivis. Si quelques noms ont été oubliés, l'omission en doit être attribuée à un défaut de mémoire bien concevable dans une si longue carrière, et non pas à un manque de cœur.

CHAPITRE XXV

LES COMPOSITEURS

Bach, Hændel, Haydn, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, Weber étaient des maîtres souverains de l'art, et il semble qu'en musique aussi bien qu'en peinture ou en sculpture, le plus haut degré de perfection ait été atteint ; cela n'empêche pas cependant que les compositeurs de notre époque ne puissent être les dignes émules des génies du temps passé. Maurice Strakosch, ayant, pour ainsi dire, vécu au milieu de ces illustrations du siècle, devait

leur consacrer quelques pages qui prouveront son respect et son admiration pour ces talents par lesquels est conservé si haut le prestige de l'art musical.

Nous commencerons ces esquisses par les compositeurs français; Maurice Strakosch estime d'ailleurs que l'école française est aujourd'hui celle qui tient la première place dans le monde des arts.

Pour justifier cette opinion de l'impresario, il n'y a qu'à parcourir la liste déjà longue des noms qui ont illustré l'art français.

Le plus Français de tous n'est-ce pas Auber, ce compositeur plein de génie, si charmant, si gai, qui, à quatre-vingt-cinq ans, écrivait le *Premier Jour de bonheur*, et dont *L'amour sacré de la Patrie*, de la *Muette de Portici*, n'a pas été sans influence sur les destinées de la France à ce moment.

HALÉVY, auquel nous devons la *Juive*, et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Berlioz, longtemps méconnu, toujours en proie à des besoins d'argent, à la honte de son époque, qui, à ses frais, faisait exécuter ses opéras et ses symphonies, et dont les œuvres excitent maintenant l'admiration universelle.

Berlioz, critique musical incomparable, s'est vengé des artistes qui ne comprenaient pas ses œuvres en les classant ainsi :

« Il y a, disait Berlioz, trois classes de
« chanteurs :

« Ceux qui ont de la voix et ne savent
« pas chanter,

« Ceux qui savent chanter et qui n'ont
« pas de voix ;

« Enfin ceux qui n'ont pas de voix, qui
« ne savent pas chanter, et qui chantent
« tout de même. Cette dernière catégorie
« est la plus nombreuse. »

Comme Wagner, Berlioz était un réformateur de l'orchestration, mais il n'a ja-

mais voulu reconnaître le talent du maître allemand qu'il déclarait fou. Meyerbeer, Rossini et Auber ont partagé l'avis de Berlioz sur Wagner, d'où il convient de conclure que dans les arts il y a toujours un progrès que n'admettent point les contemporains de celui qui les produit.

GOUNOD, le maître immortel, esprit mystique, qui aurait pu se reposer après avoir composé *Faust* et néanmoins a écrit ensuite un nombre incalculable de chefs-d'œuvre qui vivront autant que la musique.

AMBROISE THOMAS, l'éminent et bienveillant directeur du Conservatoire de Paris qui a écrit *Hamlet*, *Mignon*, *Françoise de Rimini* (où se sont fort distinguées la fort belle chanteuse M^{me} Salla, qui maintenant fait les délices de l'Opéra-Comique, et M. Sellier qui a soutenu avec tant de vaillance, depuis plusieurs années, le poids écrasant du répertoire de l'Opéra-Fran-

çais) et le *Sonye d'une nuit d'été*. Chacune de ces œuvres aurait suffi pour donner au maître qui les aurait composées une célébrité impérissable.

VICTOR MASSÉ et BIZET, tous deux morts et dont le premier a laissé *Paul et Virginie*, *Galatée*, les *Noces de Jeannette*; le second, *Carmen*, qui n'a pas eu, du vivant de son auteur, le succès qui lui était si légitimement dû, et qui est, en ce moment, l'opéra le plus acclamé avec *Faust*.

GEWART, qui n'a pas réussi comme compositeur, selon son mérite et un peu par sa faute en raison d'un certain manque de persévérance. Le directeur du Conservatoire de Bruxelles est le compositeur le plus érudit que Strakosch ait jamais rencontré. M. Gewart est un puits de science musicale. Il possède la collection la plus complète des partitions d'opéra et joue de mémoire une mélodie sur quel opéra que ce soit.

BEYER, l'illustre auteur de *Sigurd*, un Wagner français, un réformateur aussi, qui veut rompre avec le passé et nous conduire dans un monde nouveau.

MASSENET, SAINT-SAËNS représentant la jeune école. Depuis *Aïda* de Verdi, personne n'a composé un opéra dramatique plus complet que le *Cid* de Massenet, qui, sans doute, fera le tour du monde.

Saint-Saëns est un savant, doublé d'un instrumentiste remarquable. Ses concertos classiques sont des chefs-d'œuvre, comme son opéra d'*Henri VIII*.

Il serait injuste de ne pas donner quelques détails sur l'exécution admirable du *Cid* qui, dès la première représentation, a fait une si profonde impression sur le public de Paris : M^{me} Adler Devriès, la charmante M^{me} Bosmann et les frères de Reszké luttèrent de zèle et de talent pour rendre cette première soirée mémorable.

Plus tard, quand M^{me} Adler Devriès fut

appelée à Lisbonne par un brillant engagement, M^{me} Caron, cette excellente artiste, douée d'un tempérament dramatique si prononcé, lui succéda ; comme dernière Chimène, nous avons eu M^{me} BOSMANN ; elle aussi a su faire valoir toutes les beautés de ce magnifique rôle.

N'oublions pas non plus M. Duc qui, dans le rôle du *Cid*, a su faire ressortir des beautés qui s'adaptaient si bien à sa superbe voix.

SALVAYRE, dont l'opéra *Egmont* a été produit avec un si grand succès à l'Opéra-Comique et dans lequel M^{lle} Isaac, MM. Talazac et Tasquin se sont surpassés.

D'un autre ordre, plus léger, mais d'une élégance exquise, d'un charme infini, est le talent de M. Léo DELIBES ; car *Lackmé* est en train de faire les délices du monde musical. Les airs de ballets de M. Léo Delibes ont une grâce inimitable.

Derrière cette phalange d'auteurs déjà

arrivés viennent encore : MM. Dubois, Paladilhe qui vient de donner, avec un succès éclatant, son opéra de *Patrie*, dans lequel M^{lle} Krauss, M. Lassalle, de Reszké et M. Duc ont remporté un véritable triomphe ; Goddard, Francis-Thomé, Widor, compositeurs auxquels la gloire ne saurait faillir.

Nous manquerions à notre devoir en ne mentionnant pas Duprez, le premier ténor de son temps, qui, en dehors de son école de chant, a composé des œuvres musicales très remarquables, et Faure, l'incomparable baryton, qui, lui aussi, a écrit une méthode de chant hors pair et des mélodies qui lui assurent une des premières places dans ce genre de musique.

Nous ne pouvons pas passer sous silence M. Henry Chabrier, M^{me} de Grandval, Augusta Holmès et M^{me} Ferrari, dont nous aurions à faire de bien chaleureux éloges, si l'espace nous le permettait, et

qui contribuent certainement à la gloire de l'art musical français.

Nous avons laissé expressément pour la fin M. VAUCORBEIL qui fut un compositeur fort distingué et en même temps, pendant plusieurs années, directeur de l'Opéra.

M. Vaucorbeil n'était pas seulement un musicien de premier ordre, il était artiste jusqu'au bout des ongles ; du reste, l'homme le plus aimable du monde. Son passage à l'Opéra a fait le plus grand bien à l'art du chant qui a commencé à s'améliorer sous sa direction et qui continue maintenant sous la direction artistique de MM. Ritt et Gailhard. M. Vaucorbeil avait épousé son élève M^{lle} Sternberg, jadis l'idole du public de Bruxelles, et qui, maintenant, s'est vouée à l'enseignement du chant à Paris.

Malgré son nom et même son origine, il faut presque ranger Meyerbeer parmi les compositeurs français. Sans rééditer toutes les anecdotes qui ont couru sur Meyerbeer,

nous pouvons dire que le fond de son caractère était le désintéressement et la bienveillance. Il est mort avant la représentation de son dernier chef-d'œuvre; et si l'*Africaine* a été mise en scène à l'Opéra de Paris beaucoup plus tôt que l'on ne l'espérait, Maurice Strakosch a beaucoup contribué à cet heureux événement.

M. Perrin, alors directeur de l'Opéra, était un homme qui réunissait toutes les qualités nécessaires, indispensables même au directeur du premier théâtre lyrique du monde.

A un sentiment artistique exquis, M. Perrin joignait une entente merveilleuse des affaires: c'était un administrateur de premier ordre. Tous les théâtres qu'il a dirigés, grâce à ses facultés exceptionnelles, l'Opéra-Comique, l'Opéra, la Comédie-Française, ont constamment été florissants. M. Perrin était, comme M. Carvalho, artiste jusqu'au bout des ongles. Nous

sommes heureux, à cette occasion, de donner à M. Carvalho un tribut de notre admiration. Il faut avoir été présent aux répétitions dirigées par ce dernier, et avoir vu comme il y consacre toute son intelligence et son activité dévorante; pour comprendre combien il a contribué au succès des nombreux chefs-d'œuvre qu'il a donnés sous sa direction, nous ne nommerons que *Faust*, *Roméo et Juliette* et *Mireille*.

M. Perrin aurait bien voulu monter l'*Africaine*, mais il n'avait pas dans sa compagnie le personnel qui lui aurait permis de donner à la représentation de ce chef-d'œuvre toute la splendeur désirable. Quatre artistes seuls lui paraissaient particulièrement désignés pour les principaux rôles : MM. Faure, Naudin, M^{lle} Battu et M^{me} Marie Sasse. Cette dernière appartenait à l'Opéra; mais Faure, Naudin et M^{lle} Battu dépendaient de M. Frédérick Gye, le directeur de Covent Garden. Entre

M. Perrin et M. Frédérick Gye, il y avait eu de longs pourparlers qui n'avaient pas abouti ; M. Gye était, comme son confrère de Paris, un administrateur remarquable. Il avait besoin de ses pensionnaires pour la saison de Londres et ne voulait pas s'en séparer à moins d'une indemnité de 250 000 francs.

La somme était excessive, et M. Perrin conta son embarras à Strakosch qui s'offrit à être l'intermédiaire entre les deux directeurs de Paris et de Londres, ce qu'accepta M. Perrin avec empressement.

M. Frédérick Gye était un peu bourru, mais on pouvait raisonner avec lui. Lorsque Strakosch le vit, il était en train de boucler sa valise, car il partait le soir même pour Londres. Aux ouvertures de Strakosch, il répondit que 250 000 francs ne payeraient pas la perte que lui ferait éprouver le départ des trois artistes et que M. Perrin n'avait pas à s'imaginer que lui, Gye, était disposé à se sacrifier en sa faveur.

Lorsque la tempête fut apaisée, Strakosch fit observer à M. Frédérick Gye que sa demande était excessive, et en fin de compte, lui proposa 400 000 francs. L'empereur tenait beaucoup à la représentation de l'*Africaine* sous son règne; M. Perrin alla lui soumettre les dernières concessions que Strakosch avait pu obtenir de Gye. Napoléon III ordonna immédiatement de compter les 400 000 francs que Strakosch porta sans délai à Frédérick Gye. La négociation n'avait pas duré plus de vingt-quatre heures; et le soir même du jour où elle fut terminée, au foyer de l'Opéra était affichée la première répétition de l'*Africaine*. Il est inutile de rappeler le triomphe de Faure dans le rôle de Nélusko, — ce rôle repris ensuite avec une puissance égale par M. Lassalle — et de M^{me} Marie Sasse dans celui de Sélika. M^{lle} Marie Battu et M. Naudin partagèrent le triomphe avec ces deux grands artistes.

En Italie, Verdi est le digne successeur de Rossini, de Bellini et de Donizetti : ses commencements ne furent pas heureux. *Oberto, conte di San Bonifacio*, obtint seulement un succès relatif. En conséquence, il advint que les directeurs n'étaient pas disposés à faire jouer *Nabucco*, pour la représentation duquel un des amis de Verdi fut obligé de payer le montant des frais.

Ce fut pour la Frezzolini que Verdi composa *I Lombardi* et *Jeanne d'Arc*. Le talent de la cantatrice ne contribua pas peu à assurer le succès du musicien.

Guillaume Tell à Paris. le *Barbier* à Rome. *Norma* à la Scala, avaient été plus que froidement accueillis par le public : à Venise, en 1853, la *Traviata* éprouva un sort identique : les interprètes étaient M^{me} Donatelli, MM. Graziani et Varesi.

La Donatelli était une des causes de cet insuccès relatif ; sa corpulence ne pouvait donner aucune illusion, les spectateurs ne

pouvaient pas s'imaginer qu'elle pût mourir de la poitrine. Ce fut M^{me} Strepponi, si notre mémoire nous sert bien, qui reprit l'œuvre de Verdi, et le maître finit par épouser celle qui avait si bien su traduire et faire comprendre le génie de ce chef de l'école moderne italienne.

Il serait impossible de nier la part prise par la musique de Verdi sur les destinées de son pays; elle a très certainement hâté cette unité italienne et, par une coïncidence assez étrange, les lettres composant le mot Verdi sont les premières de la formule servant à saluer le roi d'Italie :

Vittorio Emanuele Re D'Italia.

PONCHELLI, une des gloires de l'Italie, est malheureusement mort récemment. Ses opéras *Gioconda* et *Promessi Sposi*, comme aussi *I Lithuani* sont acceptés comme des œuvres de premier ordre.

Boïro, après avoir composé *Mefistofele*, sujet qu'il était hardi d'aborder

après Gounod et qui a été représenté avec un immense succès partout en Italie comme aussi dans les principales capitales d'Europe et d'Amérique, s'est obstiné à refuser à tous les directeurs son nouvel opéra *Nérone*, dont la valeur musicale est égale, dit-on, à celle de *Mefistofele*.

Il a cependant écrit le livret d'*Othello*, cet opéra de Verdi attendu avec tant d'impatience.

MANCINELLI représente l'avenir de l'école italienne. Son *Isolda di Provença*, qui a été joué à Naples et à Bologne, indique un talent sérieux.

Le prince PONIATOWSKI, descendant des rois de Pologne, était non seulement compositeur, mais encore ténor. Au reste, tous les membres de la famille Poniatowski étaient des artistes, et, sans le secours d'étrangers, ils auraient pu chanter entre eux tous les opéras.

Après avoir hérité de millions, après

avoir été créé sénateur, le prince Poniatowski, qui ne savait pas compter, était ruiné à la chute du second Empire. Il fut contraint, par les événements politiques, de se réfugier à Londres où il est mort. Il gagnait sa vie en donnant des leçons de chant, mais les revers de fortune n'avaient en rien altéré ni sa gaité ni son amabilité devenues proverbiales.

PAOLO TOSTI, professeur de chant de la reine d'Angleterre et de la princesse Béatrice, est un compositeur de romances, genre charmant dans lequel il excelle. Il s'approche de Schubert.

A nommer encore : Petrella, dont l'opéra *Ruy Blas* a obtenu un si grand succès, et qui a une popularité si méritée; Giulio Alary, compositeur de haute valeur et excellent maître de chant; Rotoli, Denza et Lucanioni, qui suivent la voie de Tosti.

Handel, par ses oratorios dans lesquels

éclate la foi religieuse, n'a pas eu moins d'influence sur l'Angleterre que Wagner n'en a eu sur l'Allemagne et Verdi sur l'Italie. Le royaume de la Grande-Bretagne est peut-être celui où le goût des oratorios est le plus développé et nous pouvons dire que nulle part ces œuvres ne sont mieux rendues ni mieux appréciées. Les festivals de Birmingham, de Norwich, Hereford, etc., ont une réputation universelle autant que méritée.

Sans être à la hauteur des écoles musicales françaises, italiennes ou allemandes, l'école musicale anglaise n'est pourtant pas sans une sérieuse valeur et depuis quelques années ses progrès sont même considérables.

Le compositeur anglais ayant eu, en son temps, le plus de célébrité est Michael William Balfe, lequel, entre parenthèse, était Irlandais, puisqu'il est né à Dublin le 13 mai 1808. Longtemps Balfe a été regardé comme le seul représentant de

l'art lyrique en Angleterre. Sa pièce la *Bohémienne* (la *Zingara* en italien) lui a valu une très grande popularité. Le *Puits d'amour*, les *Quatre fils Aymon*, et l'*Étoile de Séville* ont fait connaître Balfe en France, où jusqu'à lui les compositeurs anglais étaient tenus en mince estime.

Balfe avait commencé par être chanteur ; il débuta à Paris en 1829, sous la direction de Rossini. Il avait aux Italiens pour camarades M^{mes} Malibran et Sontag. En 1836, il écrivit la *Fiancée d'Artois* pour cette pauvre Malibran qui mourait une année plus tard. Dans l'opéra de *Falstaff*, représenté à Her Majesty's Theatre, les interprètes étaient : Grisi, Albertazzi, Rubini, Tamburini et Lablache. Balfe écrivit encore le *Talisman* pour Nilsson, dont sa veuve est restée l'intime amie.

Bien qu'Anglais ou plutôt Irlandais, Balfe n'appartient pas réellement à l'école anglaise : ses études musicales commen-

cèrent à Rome et se terminèrent à Milan ; en outre, jusqu'en 1864, il habita peu l'Angleterre, où il est mort, laissant peu ou point de fortune.

Wallace fut un moment le rival de Balfe. Ses opéras de *Lurline* et de *Mari-tana* jouissent d'une célébrité bien méritée.

Sir Julius Benedict n'est pas plus Anglais que sir Michaël Costa. Le premier est né à Stuttgard et le second à Naples, mais tous deux sont classés parmi les compositeurs anglais. Tous deux ont d'ailleurs reçu leurs lettres de noblesse de la main de la reine d'Angleterre.

Sir Julius Benedict, dont le *Lys de Kiltarnay* est l'œuvre dramatique la plus connue, était la bienveillance même, et pendant toute sa vie il s'est constitué le protecteur des jeunes artistes qui venaient en Angleterre solliciter son appui.

Sir Michaël Costa, dont l'opéra *Malek-Adel* fut représenté au Théâtre Italien de

Paris en 1837, avait des manières et surtout des formes moins aimables que celles de sir Julius Benedict. Chef d'orchestre d'une grande supériorité, sir Costa à son pupitre était d'une extrême sévérité. Les plus brillantes étoiles aussi bien que les simples instrumentistes tremblaient devant lui.

Sir Sterndale Bennett, élève de Mendelssohn, est, comme Georges Macfarren, bien véritablement Anglais. Sterndale Bennett n'aimait que la musique classique et n'affectionnait que les compositeurs allemands. Il a laissé des symphonies et des concertos très remarquables.

Georges Macfarren, quoique aveugle, est resté le directeur du *Royal Academy*. C'est un érudit et un compositeur hors ligne, ayant une très grande réputation de bonté.

L'histoire de sir Arthur Sullivan, le compositeur le plus populaire que, probablement, l'Angleterre ait jamais produit, serait trop longue dans ses détails. Ses opérettes,

qui jouissent d'une vogue sans égale, composent sinon son plus beau bagage musical, tout au moins celui qui est le plus fructueux. Il a cependant composé plusieurs oratorios et cantates qui le mettent à un des premiers rangs parmi les musiciens contemporains. Sir Arthur Sullivan est l'ami intime des princes de Galles dont il a justifié la protection par son talent.

Après sir Arthur Sullivan, la nouvelle école anglaise peut être fière de M. MAC-KENSIE, un Écossais qui, depuis deux ans, par son opéra de *Colomba* et son oratorio *la Rose de Sharon* exécuté au festival de Norwich, a gagné la faveur du public.

M. GORING THOMAS fournira une belle carrière. Son dernier opéra *Nadeshda* est plein de promesses pour l'avenir. Il en est de même de M. F. COWEN dont la cantate *Sleeping Beauty*, la *Belle au bois dormant*, a été produite avec grand succès au festival de Birmingham.

M. RANDEGGER, qui est un parfait gentleman, en même temps qu'un excellent chef d'orchestre et maître de chant, et qui a composé des œuvres ravissantes de tout genre, est Italien et né à Trieste; mais, comme sir Julius Benedict et sir Michaël Costa, il a choisi comme patrie d'adoption le Royaume-Uni et il l'honore.

M. CUSINS, directeur de la musique de la Reine, est un musicien hors ligne; il a une tâche assez difficile à remplir, car c'est lui qui est chargé d'organiser tous les concerts royaux. Son goût, sa science et son affabilité sont universellement reconnus.

Ainsi qu'on peut le remarquer, l'Angleterre avance à grands pas dans la voie artistique qui a été longtemps négligée. Elle y occupera certainement et à bref délai un des premiers rangs.

Le nom de Richard Wagner est tellement puissant en Allemagne qu'il éclipse

tous les autres. A l'heure présente, Wagner paraît être le seul des compositeurs d'opéras allemands à l'exception de Goldemark, qui a composé la *Reine de Saba*, qui a été produite dans toute l'Allemagne et même en Italie avec un succès éclatant, et Nessler qui, dans ces derniers temps, jouit d'une popularité extraordinaire. Tous les autres s'effacent devant le génie de Wagner, lequel dans l'amour et l'admiration nationale a pour seul rival le vieil Empereur d'Allemagne.

On a beaucoup et souvent reproché à Wagner sa haine pour la France; sans chercher à justifier cette haine, Maurice Strakosch l'explique assez logiquement. Le maître allemand n'a jamais pu oublier les souffrances qu'il a endurées à Paris lorsque, pour vivre, il était obligé de réduire pour le piano la partition de la *Favorite* de Donizetti; et de plus il lui a fallu ajouter au souvenir de ces souffrances matérielles

celui plus pénible des douleurs morales. Le peuple le plus spirituel de la terre non seulement siffla le premier opéra de Richard Wagner, mais il n'eut pas assez de railleries pour l'auteur d'un ouvrage qu'il ne comprenait pas et ne cherchait pas à comprendre. Les blessures d'amour-propre ne se cicatrisent jamais; celles de Wagner saignaient encore lorsqu'il écrivit son pamphlet détestable après les désastres affreux de 1870; mais le temps fera son œuvre; les fautes de l'homme disparaîtront, le génie du musicien demeurera dans toute sa gloire que n'obscurcira pas l'expression ridicule d'une colère motivée, on ne saurait le nier.

En Russie, RUBINSTEIN, dont nous avons parlé plus haut, GLINKA, mort aujourd'hui, et dont l'opéra populaire, *la Vie pour le czar*, entretient les généreux sentiments du pays pour son souverain, est un mu-

sicien dont les productions ne seraient déplacées nulle part. M. Strakosch avoue que, n'ayant jamais été en Russie, il ne connaît pas les œuvres de la nouvelle école russe, que l'on dit très remarquables. Du reste, l'amour pour la musique, en ces dernières années, n'a pas produit seulement des compositeurs et des instrumentistes hors ligne, mais aussi des chanteurs et des amateurs très remarquables : ainsi, M^{lle} Joséphine de Reszké, la brillante chanteuse dramatique, sœur des frères de Reszké, ces excellents artistes qui font en ce moment les délices du public de l'Opéra, et qui, à la suite d'un très brillant mariage, a, malheureusement pour l'art, quitté la scène. M^{lle} de Belocca prend place parmi les premiers contralti de l'Opéra Italien et M^{lle} de Benardaky par sa beauté éblouissante, sa voix et son excellente méthode, serait proclamée une des divas les plus fêtées, le jour où elle aborderait la scène.

La Scandinavie possède aussi des compositeurs très éminents, tels que NIELS GADE, HALSTROM, SVENSEN et EDWARD GRIEG, qui est peut-être le compositeur le plus original de l'Europe.

On ne peut guère parler des compositeurs sans dire quelques mots d'hommes qui, dans un rôle modeste, rendent cependant à l'art des services importants. Les éditeurs de musique ne sont pas des négociants ordinaires, et il serait injuste de ne pas avouer que bien des auteurs ne seraient sans doute pas parvenus promptement à la renommée, s'ils n'avaient été aidés par les Brandus, les Hengel, les Choudens, les Hartman, de Paris, les Ricordi et M^{me} Giovannina Lucca, de Milan.

Meyerbeer traitait avec les frères Brandus qu'il considérait comme des amis et qui ont édité tous ses ouvrages en France. Gounod a pour éditeur Choudens qui aurait

dû faire bâtir la villa Faust comme Ricordi, l'éditeur de Verdi, a fait construire en Italie la villa Trovatore.

M. Heugel, qui a fondé à Paris la maison qui porte son nom et le *Ménestrel*, journal musical français le plus éclairé et le plus lu, était un artiste avant d'être un commerçant; c'était bien le plus aimable des éditeurs et le plus charmant des hommes. Son fils, M. H. Heugel, qui lui a succédé, continue les traditions paternelles; il est l'éditeur et l'ami d'Ambroise Thomas, de Léo Delibes et de Faure; les jeunes auteurs trouvent chez lui, comme chez M. Choudens l'éditeur de Gounod, M. Hartman l'éditeur de Massenet et M. Grus l'éditeur de Salvayre, des encouragements, un appui qui souvent leur facilite des travaux dont les commencements sont presque toujours hérissés d'obstacles qui seraient invincibles sans le secours de ceux auxquels il nous a paru convenable de rendre la justice qui leur est due.

CHAPITRE XXVI

LA PRESSE ET LES JOURNALISTES

Maurice Strakosch, pénétré du rôle de la critique dans les arts, et de sa puissance sans limites, n'a jamais eu qu'à se louer des excellents rapports qu'il a eus avec les journalistes de tous les pays; pour ce motif, dans ses souvenirs, la Presse ne saurait être omise.

Il est évident que la Presse ne peut faire le succès d'un artiste sans talent, mais elle augmente dans de larges proportions la réputation de ceux dont le mérite gagne

toujours à être mis en lumière. L'approbation, le soutien de la critique sont aussi indispensables à un artiste sérieux que les applaudissements du public dont ils ne sont que l'écho.

En ce qui touche l'art lyrique, les critiques sont presque tous de bons musiciens : ils jugent donc en connaissance de cause et le plus ordinairement avec une grande impartialité.

Maurice Strakosch a eu le bonheur de rencontrer dans sa longue carrière et de connaître intimement quelques-unes des illustrations du journalisme, parmi lesquels il tient à citer quelques noms.

D'abord M. Lévy, le propriétaire-directeur du *Daily Telegraph* à Londres, qui a inauguré le journal à dix centimes. Ce système a réussi à un tel point, qu'à une seule exception près, le *London Times*, tous les autres ont suivi son exemple, néanmoins sans faire tort à son succès ; le

Daily Telegraph est devenu, sous sa direction, le journal le plus répandu de l'Angleterre et donne à son propriétaire des revenus dont plus d'un prince serait jaloux et qui dépassent cinq millions de francs chaque année. Personne n'exerce mieux que M. Lévy la large hospitalité que lui permet sa grande fortune.

C'est M. JAMES GORDON BENNETT, le père du propriétaire actuel du *New-York Herald*, qui a fondé ce journal étonnant, qui tire à plus de 200 000 exemplaires par jour, et dont l'influence et la prospérité n'est égalee au monde que par deux journaux, le *Times* et le *Daily Telegraph*. Pour donner une idée du revenu de ce journal, le montant des recettes des annonces, chaque dimanche, dépasse 50 000 francs; les revenus généraux en sont incalculables; mais aussi la libéralité du propriétaire actuel, qui est dans la force de l'âge, est sans exemple. Citons seulement quelques faits

pour appuyer ce que nous venons de dire : A l'occasion de la famine en Irlande, M. Bennett a envoyé un don de 500 000 fr. en une fois. C'est lui qui a organisé avec M. Lévy de Londres, et à frais communs, une expédition pour rechercher les restes du malheureux Franklin. En ce moment, M. Bennett, avec M. Mackay, le millionnaire californien, ont établi, à leurs frais, un câble transatlantique pour contre-balancer l'influence des sociétés qui abusent de leur monopole pour imposer au public des prix trop élevés.

M. Strakosch a eu aussi le bonheur de connaître M. de VILLEMESSANT, le plus charmant et le plus spirituel des journalistes : c'était le conteur le plus aimable qui savait, tout en plaisantant, traiter les affaires les plus sérieuses ; il est arrivé à faire du *Figaro* le journal le plus attrayant et le plus amusant, répandu et lu avec le plus grand plaisir aux quatre coins du

monde. Pour bien connaître M. de Villemessant, il fallait le voir à sa table hospitalière, dans son charmant hôtel de l'avenue de l'Impératrice, au milieu de sa famille dont il était adoré. Il savait assaisonner ses repas exquis par une verve étourdissante qui tenait sous le charme tous ses convives.

M. Strakosch était également l'ami d'ÉMILE DE GIRARDIN, un des grands maîtres de l'art du journalisme, dans lequel il rencontrait, à côté de l'homme d'esprit que l'on connaît, beaucoup de bonté et peut-être un peu de faiblesse de caractère. M. de Girardin avait une idée par jour, parmi lesquelles, naturellement, il en était d'excellentes, mais aussi d'impraticables. M. de Girardin, comme M. de Villemessant, adoraient la musique qui était pour eux leur délassement favori.

Un des hommes les plus remarquables qui honorent la presse parisienne et que Maurice Strakosch ait connus, est certaine-

ment M. DE PÈNE qui depuis un quart de siècle s'est dévoué au journalisme avec une activité, un zèle et une intelligence qui forcent l'admiration de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

Il est le rédacteur en chef du *Gaulois*, journal que dirige avec tant de succès M. ARTHUR MEYER dont on voit le nom à la tête de toutes les œuvres de bienfaisance.

Nous tenons aussi à nommer GASTON BERARDI, le directeur de l'*Indépendance Belge* de Bruxelles, un des journaux les mieux informés et les plus répandus qui existent.

Nous devons citer, parmi les journaux anglais qui se publient en dehors de l'Angleterre, l'*American Register* qui appartient au docteur THOMAS EVANS, le très célèbre dentiste et philanthrope. C'est lui, on s'en souvient, qui a eu la bonne fortune et le courage de donner asile à

l'impératrice Eugénie qu'il a accompagnée en Angleterre lorsqu'elle fut forcée de quitter la France. *L'American Register*, qui est un journal hebdomadaire, a acquis, par la façon intelligente et scrupuleusement honnête dont il est rédigé, une influence qu'il serait difficile d'égaler. Le docteur Evans fait aussi le plus grand bien autour de lui, et il est littéralement adoré de tous ceux qui le connaissent. C'est également un savant très remarquable qui a écrit des livres scientifiques du plus grand intérêt.

Les deux plus remarquables correspondants de journaux que M. Strakosch ait rencontrés sont certainement, M. de Blowitz, le correspondant du *Times* à Paris, et M. CAMPBELL CLARKE, le correspondant du *Daily Telegraph*.

M. de Blowitz, qui a ses petites et grandes entrées chez tous les princes et les ministres des différents États, a certainement une

perspicacité politique tout à fait exceptionnelle ; à un tel point que même les hommes d'État les plus illustres écoutent ses conseils avec déférence et les suivent souvent. C'est, au surplus, un homme charmant dont la conversation est des plus instructives.

M. Campbell Clarke, qui fut jadis le critique musical du *Daily Telegraph*, de l'*Athenæum* et de l'*Observer*, est aussi un journaliste hors ligne qui rend des services incalculables au *Daily Telegraph* dont il est correspondant ; besogne à laquelle il met tout son cœur puisqu'il a épousé la charmante M^{lle} Anny Lévy, fille du propriétaire de ce journal. M. Campbell Clarke est un critique musical des plus éclairés. Il fut un des premiers qui ont reconnu le génie immortel de Gounod à la première représentation de *Faust* à Londres. Il a également prédit le succès étourdissant qui attendait M^{lle} Adelina Patti, quand beaucoup le contestaient encore.

JAMES DAVISON, jadis critique musical du *Times* à Londres, et qui a fondé avec son frère William le *Musical World*, est le critique le plus compétent que Maurice Strakosch ait jamais rencontré. La science musicale n'avait pas de secret pour lui; il adorait la musique et ses articles resteront comme des modèles inimitables. Si on récompensait le mérite en Angleterre aussi généreusement qu'en France, il aurait déjà sa statue à Londres, puisque nous ne connaissons personne qui ait fait tant de bien à cet art sublime. Par l'enthousiasme qu'il savait mettre dans ses articles, il enflamment la nation anglaise, d'ordinaire si flegmatique, au point que les progrès de la musique en Angleterre, pendant son règne au *Times*, furent immenses. Il fut l'ami intime de Meyerbeer, de Berlioz et de tant d'autres illustres compositeurs. M. James Davison a également la gloire d'avoir été le professeur de M^{me} Arabella Godard, la plus

éminente pianiste anglaise, qu'il épousa ensuite.

Le docteur HUEFFER, musicien et lettré de la plus grande valeur, et qui a écrit le livret de plusieurs opéras, est, à présent, le critique musical du *Times*. Son nom indique ses origines germaniques et ses tendances; M. Huëffer professe un grand enthousiasme pour Richard Wagner et n'a pas peu contribué à l'immense popularité avec laquelle sont reçues, dans ces dernières années, les œuvres du maître allemand qui sont exécutées à Londres sous la direction de Hans Richter, le célèbre chef d'orchestre de Vienne.

C'est M. BENNETT qui règne à présent au *Daily Telegraph*; M. Bennett fut, pendant bien des années, l'ami et le collaborateur de M. James Davison au *Musical World*. Lui aussi a fait le plus grand bien à la musique par ses articles indépendants et éclairés. Dans son journal, d'ailleurs, la

musique tient une place plus grande qu'au *Times*. C'est aussi peut-être par la raison que toute la famille de M. Lévy, le directeur du *Daily Telegraph*, aime beaucoup la musique et qu'une de ses filles, M^{lle} Angelina Lévy, maintenant M^{me} Gœtz, a composé des mélodies ravissantes qui ont fait le tour du monde.

M. Hersee, père de M^{lle} Rose Hersee, cantatrice très aimée en Angleterre, écrit dans l'*Observer*; c'est un savant en matière musicale et dont les arrêts font loi. Poète et littérateur à ses heures, M. Hersee est d'une aménité rare.

On ne pourrait en dire autant de M. L. Engel, le critique du *World*, trop souvent acerbe. Quoi qu'il en soit, le critique du *World* est un homme des plus compétents et de plus instrumentiste et compositeur distingué.

Dans la critique anglaise, remarquons encore : MM. Sutherland Edwards, Barrett,

Lincoln Rydn et Belts qui, sous le pseudonyme de Cherubino, signe au *Figaro* anglais des articles dont la forme légère et spirituelle n'exclut pas la valeur. Si M. L. Engel pique souvent dans le *World*, M. Belts égratigne de temps en temps dans le *Figaro*: les blessures sont légères en apparence, mais quelquefois douloureuses en réalité.

Les critiques français sont aussi nombreux que les critiques anglais, et ils ne sont ni moins indépendants ni moins savants. Nous avons déjà cité Berlioz qui a longtemps été à leur tête. M. Jouvin, qui n'était pas musicien, avait cependant un sentiment musical exquis: ses critiques au *Figaro* sont des modèles de genre, elles se distinguent par un style d'une élégance extrême et par une grande indulgence. M. AUGUSTE VITU, auquel M. Jouvin a cédé son sceptre, n'écrit pas avec moins de pureté que son ex-collaborateur. Sachant

qu'un seul mot dans le *Figaro* peut avoir des conséquences très graves, M. A. Vita est aussi indulgent que l'était M. Jouvin. Les articles des critiques lyriques et dramatiques parisiens ne perdent rien de leur autorité par suite de leur bienveillance.

MM. SAINT-SAËNS, Joncières, Reyer, Wilder le traducteur des œuvres de Wagner, Oscar Comettant, Weber, Alphonse Duvernoy, Fourcade, Arthur Pougin, Francis Thomé, de Lauzières, Guy de Charnacé, Armand Gouzien, Ferrari, etc., sont les principaux écrivains qui s'occupent de la critique musicale ; leur nom suffit pour indiquer leur position dans la presse française et la considération qui s'attache à leurs jugements.

Le docteur Édouard Hanslick, le critique musical de la *Presse libre* de Vienne, est, sans contredit, le plus éminent qui existe en Allemagne. Nous ne pouvons mieux le caractériser qu'en disant que c'est le Davison allemand. Il unit à une bienveillance

extrême une science musicale consommée en même temps qu'une fermeté inébranlable. Ainsi, les livres qu'il a écrits et ses articles sur la musique resteront cités comme des œuvres classiques.

La critique viennoise compte encore dans ses rangs M. FREY, du *Tagblatt*, un écrivain très remarquable.

Le professeur GUMPRECHT, le critique musical du *National Zeitung*, est certainement le plus compétent et le plus bienveillant des critiques à Berlin.

M. FILIPPO-FILIPPI, critique de la *Perseveranza* de Milan, ainsi que le marquis D'ARCAIS, critique du journal l'*Opinione* à Rome, ont rendu les plus grands services à l'art musical en Italie. Tous les deux, dans une sphère différente, par leur amour et leur dévouement à l'art, par leur indépendance et leur appréciation de la musique étrangère, ont contribué, d'une manière très notable, à la grande révolution lyrique que

nous voyons en ce moment en Italie et qui a été inaugurée par M. Sonzogno, propriétaire du journal le plus répandu, *il Secolo di Milan*. M. Sonzogno s'est fait, pour l'amour de l'art, éditeur de musique et a réussi à acclimater dans son pays les chefs-d'œuvre de l'École française comme *Carmen*, *Mignon*, *Lakmé* et la *Perte du Brésil*, etc., qu'il fait représenter à ses risques et périls, ce qui lui donne un travail immense en dehors de ses multiples occupations.

Le système du journalisme en Amérique diffère absolument de celui qui est suivi en Europe. Les journaux changent, au Nouveau Monde, leurs rédacteurs musicaux à chaque instant.

Cependant la dernière fois que Maurice Strakosch alla en Amérique il rencontra M. Wight et M. Krehbril, musiciens et critiques de haute valeur, l'un au *New-York Herald*, l'autre au journal *New-York*

Tribune; espérons qu'ils ont échappé à ce système fatal et qu'ils y écrivent encore.

L'*American Register*, à Paris, qui a pour rédacteur le Dr Crane, un homme fort distingué; ainsi que le *Galignan's Messenger*, et le charmant nouveau venu, le *Morning News*, dans lequel écrit avec tant de compétence M. Henry Haynie, ont des critiques qui non seulement font des appréciations très éclairées, mais ont encore une indépendance très louable.

Il y a encore une exception à signaler au système américain : c'est celle du *New-York Times*, dans lequel M. F. Schwab remplit depuis longtemps et avec beaucoup d'autorité le poste de critique musical. La forme mordante de M. Schwab l'a fait surnommer le Méphisto du journalisme. N'est pas diable qui veut, diable spirituel surtout, comme l'est M. F. Schwab.

CHAPITRE XXVII

LES SOUVERAINS

Le roi David qui jouait de la harpe et composait des psaumes qui sont restés immortels, n'est pas le seul souverain qui ait fait preuve d'un goût très vif pour la musique. Néron, lui, jouait de la flûte et il était très fier de ce talent, ce qui ne veut pas dire qu'il fût parfait musicien, si nous ajoutons foi à l'anecdote suivante :

Un jour que le tyran se promenait dans les rues de Rome, une femme se précipita à ses pieds en s'écriant : « Grand Empe-

reur, que les dieux justes, que les dieux bons protègent votre vie, qu'ils conservent à l'Empire votre précieuse existence ! »

Néron dit à cette femme : « Pourquoi m'appelles-tu Grand Empereur ? Tu sais bien que je suis un tyran, et pourquoi pries-tu les dieux de prolonger une vie dont tant d'autres souhaitent la fin ? »

— « C'est que, répondit la femme, après vous, pourrait venir un nouvel empereur qui jouerait encore plus faux que vous ne le faites. »

Quoi qu'il en soit, le goût des souverains pour la musique n'est pas sans influence sur leur propre destinée et sur celle de leurs peuples. Il est à observer que les empereurs ou les rois qui ont aimé la musique ont été plus heureux que ceux auxquels l'art lyrique était indifférent : ces derniers ont eu des règnes troublés et sont morts malheureux.

L'empereur d'Allemagne adore la mu-

sique; jamais il n'a manqué une représentation de la Patti; après chaque concert ou chaque représentation, il venait toujours sur la scène remercier et féliciter les artistes. A Baden-Baden, dans un concert donné par la diva, toutes les places étaient louées, lorsque le roi de Prusse, qui n'était pas encore empereur, fit savoir à Maurice Strakosch son désir d'entendre la Patti. Pour satisfaire le roi, l'impresario dut mettre au bas de la scène et devant tous les spectateurs deux chaises sur lesquelles s'assirent le roi et son frère Charles; seulement, pour parvenir à leurs sièges, ils furent obligés de descendre de la scène dans la salle par un petit escalier fort incommode où Sa Majesté faillit faire une chute dangereuse.

Vingt ans plus tard, à Baden-Baden encore, Maurice Strakosch avait organisé un concert où devait chanter Emma Thursby, et pour augmenter l'éclat de la soirée, il

voulait prier l'empereur de l'honorer de sa présence.

Aussitôt que la carte de l'impresario lui fut remise, le souverain reçut Strakosch et le reconnaissant immédiatement, lui rappela l'aventure passée: il lui promit d'accéder à sa requête, et il fit prendre cinquante places, afin que sa cour pût applaudir avec lui la nouvelle étoile.

Toutes les semaines, à la cour de Berlin, il y a un grand concert sous la direction de M^{me} Artot qui y chante de temps en temps. Ce n'est peut-être pas au goût pour la musique de l'empereur Guillaume qu'il faut attribuer la splendeur de son règne, mais on peut du moins affirmer qu'il n'a pas nui à cette prospérité.

La reine d'Angleterre, ainsi que l'empereur d'Allemagne, a une préférence marquée pour la musique; de plus, elle a une voix charmante, dont elle se sert en musicienne habile. Son professeur de chant, le vieux

Lablache, répétait souvent que si Sa Majesté la reine Victoria n'était pas la reine du Royaume-Uni, elle eût été une des reines du chant. Feu le prince Albert partageait à l'égard de la musique les goûts de la reine : c'est lui qui fut le protecteur de Mendelssohn.

Toute la famille royale d'Angleterre aime la musique. Le prince de Galles en est un amateur très éclairé ; la princesse de Galles, élève du pianiste Hallé, est une virtuose remarquable, et le duc d'Édimbourg gagnerait honorablement sa vie avec son violon ; son traitement d'amiral permet de supposer qu'il n'en sera jamais réduit à user des ressources que lui offre son archet.

L'empereur de Russie est sur le cor un exécutant de première force ; étant czar-witch, il a une fois accompagné M^{me} Nilsson sur cet instrument. Dans son récent séjour à Copenhague, M^{me} Nilsson a chanté

cet air dans un concert auquel assistait l'empereur, qui fut ému jusqu'aux larmes par ce souvenir.

Le roi d'Italie Victor Emmanuel aimait la musique presque autant que la chasse. Après la première soirée de la Patti à Florence, le roi lui fit remettre pour son professeur Strakosch la croix de Saints-Maurice et Lazare.

La reine Marguerite, qui est en ce moment l'idole de son peuple, n'est pas moins passionnée pour la musique que ne l'était son beau-père. Elle prise surtout beaucoup Wagner et elle a favorisé le mouvement musical à Rome, qui, grâce à elle, a pris une grande extension.

Isabelle, la reine d'Espagne, chantait fort bien; la musique est encore un de ses délassements favoris. Maurice Strakosch reçut d'elle l'ordre de Charles III.

La reine des Belges adore la musique et contribue beaucoup au mouvement progres-

sif que cet art a fait en Belgique, durant ces dernières années.

L'empereur d'Autriche dépense chaque année près d'un million de francs pour avoir dans sa capitale un opéra qui puisse rivaliser avec celui de Paris.

L'empereur du Brésil soutient aussi de sa cassette l'Opéra Italien qui est aujourd'hui le plus florissant du monde entier.

Le roi de Danemark disait à Strakosch : « Je suis roi d'un petit royaume, mais quel est le souverain qui pourrait se vanter d'avoir de plus belles alliances? Une de mes filles est impératrice de Russie, une autre sera reine d'Angleterre, et mon fils est roi de Grèce. » Le roi de Danemark est un homme d'une amabilité extrême et qui s'intéresse beaucoup à tout ce qui touche les arts.

C'est Louis de Bavière, si malheureusement mort il y a quelque temps, qui reconnut le génie de Wagner; c'est lui qui

a fait de ce génie républicain un partisan de la monarchie.

Le roi de Hollande, malgré son économie imposée par son budget restreint, et dont nous avons donné un exemple à propos d'Adelina Patti, n'en est pas moins très amateur de musique.

Chaque année, Rossini composait une petite mélodie pour le roi de Portugal, qui en guise de remerciement envoyait une barrique de vin de Porto au maestro. Au dernier envoi, le roi écrivait à Rossini : « J'espère que mon vin sera aussi bon qu'était belle votre composition. »

Sa Majesté Oscar, roi de Suède, possède une voix magnifique de basso et chante comme un grand artiste.

Parmi les souverains auxquels le goût de la musique semble avoir porté bonheur, nous pouvons mettre le baron James de Rothschild, car il était souverain, ce financier dont toutes les autres têtes couron-

nées sont parfois tributaires. Le baron James de Rothschild, qui ne dînait presque jamais hors de chez lui, faisait cependant infraction à ses habitudes en faveur de son ami Rossini dont il fêtait chaque année l'anniversaire de naissance en dinant à la table du compositeur.

Le goût de la musique est commun à toute la famille de Rothschild; M^{me} Willy de Rothschild de Francfort compose elle-même des mélodies charmantes. Celle sur les paroles de Victor Hugo : *Si vous n'avez rien à me dire*, a été chantée par toutes les grandes cantatrices.

Le baron Alphonse de Rothschild, de Paris, est un véritable Mécène. Une cantatrice qui faisait partie de la troupe de Strakosch à la salle Ventadour s'adressa au baron Alphonse pour obtenir de lui un secours d'argent; le baron fit venir Strakosch et s'informa de la réalité des besoins de la solliciteuse; le lendemain il envoyait à

la cantatrice 1000 francs, et priaît en même temps Strakosch de lui signaler toutes les infortunes dignes d'être secourues.

M. Alfred de Rothschild, de Londres, est de même la providence des musiciens de l'Angleterre. Doué d'une voix de baryton admirable qu'il sait manier avec une habileté remarquable, il comble littéralement les artistes par sa générosité.

A cette occasion, nous croyons ne faire qu'un acte de justice en rappelant que cette maison de Rothschild, au point de vue de la charité, n'a pas son égale au monde. Soit à Londres, soit à Paris, soit à Francfort, soit à Vienne, les Rothschild sont toujours à la recherche des misères à soulager. Ils ont organisé à cet effet un service et des bureaux spéciaux qui emploient des centaines d'employés.

Napoléon I^{er} n'aimait pas la musique; son successeur Napoléon III qui, pourtant faisait des efforts inouïs pour l'aimer, y

restait insensible. Leur règne s'est tristement terminé.

Il n'y a pas de règle sans exception. La douce reine Marie-Antoinette était grande musicienne. Elle n'a pu échapper au boudin.

Le sultan Abdul-Azis et le vice-roi d'Égypte Ismaïl, qui, dans une fête splendide donnée à Londres par le duc de Sutherland, manifestaient leur admiration pour le merveilleux talent de M^{me} Patti, ont eu un sort funeste. Le premier a été assassiné, comme aussi ce pauvre roi Louis de Bavière qui était passionné pour la musique, le second a été détrôné; mais ces exemples ne détruisent pas ce que nous avons dit plus haut à propos de l'influence de la musique sur le sort de ceux qui en ont apprécié les charmes.

CHAPITRE XXVIII

CONCLUSION

En guise de conclusion, à la fin de ce volume, nous croyons utile de résumer les opinions personnelles de Maurice Strakosch sur la situation présente du Théâtre Italien et sur celle qui l'attend.

En dépit du mouvement qui s'accroît de toutes parts, en dépit de la tendance universelle de chaque pays à se créer une musique nationale, la conviction de Strakosch est que l'Opéra Italien reprendra tôt ou tard la place qui lui appartient et

qui lui a appartenu pendant plus de trois siècles.

Un homme d'État, le marquis d'Azeglio, écrivait que les nations qui aiment les arts outre mesure et qui font des folies pour les artistes sont des nations en décadence. Dans cette pensée, malgré son exagération, il y a certainement du vrai; dans tous les cas, elle s'applique rigoureusement à la question de l'Opéra Italien dont la décadence provient des folies amenées par cette passion du public pour quelques artistes et à laquelle n'ont pas su résister les impresarii.

Sans discuter ni amoindrir le talent des artistes chargés d'interpréter les œuvres des maîtres, il ne faudrait pas cependant comparer la valeur de l'interprète à celle du compositeur; et ce qui arrive aujourd'hui, c'est que le compositeur dans l'opéra italien, au lieu d'être à la première place, n'est plus qu'à la seconde. La réac-

tion, néanmoins a commencé, et cette décadence de l'Opéra Italien cessera du jour où des artistes qui, sans être des étoiles, mais d'une valeur réelle, seront acceptés par le public.

En ce moment, l'Opéra Italien a sombré partout; comme le phénix, il renaîtra de ses cendres; c'est la conviction profonde de Maurice Strakosch qui, en cette matière, peut revendiquer une autorité indiscutable. Laissez disparaître quelques étoiles dont les exigences ont amené un déplorable état de choses, et bientôt le ciel artistique s'éclaircira. Tant que l'on s'obstinera à déclarer les représentations italiennes impossibles sans le concours d'une sommité du chant, les directeurs à Londres comme à Paris, à Vienne ou à Pétersbourg, feront des efforts inutiles pour relever l'Opéra Italien et se ruineront sans profit pour l'art.

Les cachets de cinq à dix mille francs

par soirée ne sont pas proportionnés aux services rendus ; et il est très fâcheux d'être obligé de constater que ces rémunérations auxquelles se sont soumis les directeurs sont la cause effective d'une situation dont tout le monde se plaint et dont les conséquences sont graves.

Pour ne parler que de Londres et pour ne donner qu'un exemple du résultat produit par cette clôture de la saison italienne, il suffit de faire remarquer que pour une saison de trois mois, l'Opéra Italien donne de quoi vivre pendant une année à toute une population digne d'intérêt. Du Théâtre de Covent Garden dépendent plus de mille personnes, choristes, machinistes, costumiers, sans compter les musiciens de l'orchestre qui trouvent dans leur emploi des ressources les mettant, eux et leurs familles, à l'abri de la misère.

Ce qui se dit de Londres s'applique à

toutes les autres capitales, et il y a là une question d'humanité dont les étoiles devraient avoir quelque souci. Nous savons bien que l'on ne peut prétendre obliger une artiste à chanter, quand cela ne lui convient pas; nous souhaiterions seulement que tant qu'elles ne sont pas complètement retirées de la scène, elles ne missent point des conditions aussi rigoureuses à leur présence au théâtre. Les cantatrices en renom sont fort riches, et les directeurs qui les ont enrichies sont très pauvres: cela semble, au premier abord, une anomalie, qui s'explique pourtant par cette raison que les divas n'ont jamais voulu se rendre compte que dans les entreprises même artistiques, il faut toujours équilibrer les dépenses avec les recettes, ce qui devient matériellement impraticable quand, pour les appointements d'une seule actrice, la moitié de la recette doit être prélevée. Ce qui est possible pour un concert, ne l'est

pas pour un théâtre : dans un concert, les frais sont relativement minimes, ils ne sont pas quotidiens, par conséquent ne pèsent pas sur une exploitation de longue durée.

Maurice Strakosch espère retrouver dans un monde meilleur tous ses pensionnaires; dans ce monde, il n'aura pas de cachet à leur donner, ce qui doublera le plaisir qu'il ressentira à entendre les voix si merveilleuses qui ont fait sa joie ici-bas. Tant pour ses chères artistes que pour lui, il désire cependant que cette réunion dans le ciel n'arrive pas promptement et il n'éprouve aucun besoin de hâter ce bienheureux moment; pour le présent, il se contente de remercier ceux et celles dont le talent a si fort contribué à lui rendre moins pénibles les travaux de sa longue carrière.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages.</i>
AVANT-PROPOS.	I

CHAPITRE PREMIER

MAURICE STRAKOSCH ET M ^{me} PASTA.	1
---	---

CHAPITRE II

TOURNÉES MUSICALES EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE. PREMIÈRES RELATIONS AVEC LA FAMILLE PATTI. MARIAGE DE MAURICE STRAKOSCH AVEC AMALIA PATTI.	7
---	---

CHAPITRE III

ENFANCE D'ADELINA PATTI.	11
----------------------------------	----

CHAPITRE IV

	Pages
ARRIVÉE D'ADELINA PATTI EN EUROPE. SI- TUATION DES OPÉRAS ITALIENS A LONDRES. CONCURRENCE DÉSASTREUSE. M. SMITH A HER MAJESTY'S THEATRE. M. FRÉDÉRIC GYE A COVENT GARDEN.	19

CHAPITRE V

M. FRÉDÉRIC GYE A COVENT GARDEN. DÉ- BUTS D'ADELINA PATTI: SES PREMIERS AP- POINTEMENTS	28
---	----

CHAPITRE VI

M. MAPLESON A HER MAJESTY'S THEATRE. M. ERNEST GYE A COVENT GARDEN	35
---	----

CHAPITRE VII

ADELINA PATTI EN EUROPE.	47
----------------------------------	----

CHAPITRE VIII

MARIAGES D'ARTISTES. MARIAGES DE M ^{lle} A. PATTI	54
---	----

CHAPITRE IX

	Pages.
ROSSINI.	63

CHAPITRE X

LA MESSE DE ROSSINI.	71
------------------------------	----

CHAPITRE XI

L'OPÉRA ITALIEN EN AMÉRIQUE.	79
--------------------------------------	----

CHAPITRE XII

LE MÉTROPOLITAIN OPÉRA A NEW-YORK.	
MM. ABBEY ET GRAF.	86

CHAPITRE XIII

CHRISTINE NILSSON.	99
----------------------------	----

CHAPITRE XIV

PRÉDICTIONS DE DESBAROLLES. FOLIE ET IN-	
CENDIE.	105

CHAPITRE XV

EN AMÉRIQUE, EN SUÈDE ET EN NORVÈGE. .	111
--	-----

CHAPITRE XVI

	<i>Pages.</i>
CARLOTTA PATTI ET MARIO.	121

CHAPITRE XVII

L'OPERA ITALIEN A PARIS	126
-----------------------------------	-----

CHAPITRE XVIII

DIRECTION DE MAURICE STRAKOSCH A PA- RIS	134
---	-----

CHAPITRE XIX

L'OPÉRA ITALIEN A VIENNE. FERDINAND STRAKOSCH A L'APOLLO DE ROME.	147
--	-----

CHAPITRE XX

LES ÉTOILES	154
-----------------------	-----

CHAPITRE XXI

SILHOUETTES DE CANTATRICES	167
--------------------------------------	-----

CHAPITRE XXII

SOMMITES ET PRIME DONNE.	189
----------------------------------	-----

CHAPITRE XXIII

LES CANTATRICES AMÉRICAINES	197
---------------------------------------	-----

TABLE DES MATIÈRES. 293

CHAPITRE XXIV

	Pages.
LES INSTRUMENTISTES.	211

CHAPITRE XXV

LES COMPOSITEURS	230
----------------------------	-----

CHAPITRE XXVI

LA PRESSE ET LES JOURNALISTES	238
---	-----

CHAPITRE XXVII

LES SOUVERAINS.	273
-------------------------	-----

CHAPITRE XXVIII

CONCLUSION.	283
---------------------	-----

